

Laval théologique et philosophique



La Bible de Jérusalem. La Sainte Bible traduite en français sous la direction de l'École Biblique de Jérusalem. Nouvelle édition entièrement revue et augmentée, Paris, Les Éditions du Cerf, 1973, 1856 pp.

Paul-Émile Langevin, s.j.

Volume 31, Number 2, 1975

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1020483ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1020483ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Langevin, P.-É. (1975). Review of [*La Bible de Jérusalem. La Sainte Bible traduite en français sous la direction de l'École Biblique de Jérusalem. Nouvelle édition entièrement revue et augmentée*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1973, 1856 pp.] *Laval théologique et philosophique*, 31(2), 211–212.
<https://doi.org/10.7202/1020483ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1975

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

et nous nous sentons souvent démunis » (333). Le besoin se fait sentir alors d'un dialogue avec ceux qui ne partagent pas leur foi. Cette nécessité du dialogue s'impose parfois de façon très concrète : par exemple, des parents qui constatent que leurs enfants ne manifestent plus aucun intérêt pour la religion. Au cours du cheminement, le dialogue finira par prendre une allure plus positive. On reconnaît de part et d'autre qu'il y a une certaine option de foi au fondement de l'existence de chacun. Tout homme croit en certaines valeurs positives. Et il ne peut être que bénéfique pour chacun d'éclairer et d'approfondir sa foi au contact de celle des autres. Il sera tout normal aussi que le dialogue conduise à la collaboration : « Après plusieurs mois de cheminement commun, nous croyons qu'il faut chercher à aller au bout du dialogue amorcé et travailler ensemble à des projets communs » (340).

L'Office national pour le dialogue avec les non-croyants — qui sera connu désormais sous le nom de *Service Incroyance et Foi* — a voulu fournir ici quelques jalons pour des réflexions et des élaborations ultérieures sur le phénomène de l'incroyance au Québec. Le volume que nous venons de parcourir répond pleinement à cet objectif. Il ne nous reste qu'à lui souhaiter une large diffusion auprès de tous ceux qui s'intéressent à l'évolution du phénomène religieux chez nous, ceux-là surtout qui sont engagés dans l'action pastorale.

Jean RICHARD

La Bible de Jérusalem. La Sainte Bible traduite en français sous la direction de l'École Biblique de Jérusalem. *Nouvelle édition entièrement revue et augmentée*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1973, 1856 pp.

La *Sainte Bible* que lançaient en 1955 les éditions du Cerf, et qui allait connaître un tel succès (quel lecteur français de l'Écriture n'a pas au moins consulté la fameuse « Bible de Jérusalem » ?), vient de se renouveler. Il s'agirait d'une édition « entièrement revue et augmentée ». En est-il ainsi ? Si oui, quels sont les nouveaux mérites de cette œuvre déjà si connue ?

Un premier mérite de la nouvelle édition saute aux yeux (c'est le cas de le dire) : les éditeurs ont enfin choisi un caractère d'imprimerie lisible, pour le texte et pour les notes infrapaginales. Le texte est moins tassé que dans l'édition antérieure, les

marges plus généreuses, les chiffres indiquant le chapitre plus aisément repérables.

L'avertissement qui ouvre la nouvelle édition indique dans quel esprit fut refondue la traduction du texte biblique : « On s'est efforcé de réduire la diversité des traductions que des termes ou des expressions identiques de l'original recevaient parfois dans les éditions précédentes » ; on a tenu compte aussi des « exigences du contexte, sans oublier qu'une traduction mot pour mot et par trop littérale peut quelquefois ne rendre qu'imparfaitement compte du sens réel d'une phrase ou d'une expression » ; enfin, « lorsqu'il le fallait, on a préféré la fidélité au texte à une qualité littéraire qui ne serait pas celle de l'original » (p. 13). En fait, nous avons pu constater qu'une refonte systématique a été poursuivie par les artisans de la deuxième édition, pour rendre avec plus de rigueur l'original hébreu ou grec. C'est tantôt un changement de mot ou d'expression, un nouvel ordre des mots, une addition ou une suppression de mot, etc. Si la traduction de certains livres a subi peu de changement (cf. Psaumes, Actes des apôtres, certaines épîtres de Paul), celle d'autres livres — Isaïe a été retraduit à nouveau — fut considérablement modifiée. Bien des nuances de pensée, ainsi que des valeurs stylistiques non négligeables de l'original, se trouvent mieux rendues dans la nouvelle traduction.

Le réseau des notes infrapaginales a subi de profonds changements. Encore mieux que dans l'édition antérieure, elles dissipent maintes ambiguïtés du texte original, justifient la traduction adoptée, amorcent une exégèse du texte, fournissent des éléments de théologie biblique. Les notes-clés ont été considérablement allongées ou multipliées. Il en va de même des *introductions* placées en tête d'un livre ou d'un groupe de livres. Les connaissances des vingt dernières années en matière d'histoire ou de critique littéraire ont été mises à contribution.

Les tables ou appendices qui figurent à la fin de la première édition ont été améliorés. Le *tableau chronologique* met à profit les découvertes touchant la chronologie orientale ancienne, celle de l'Égypte en particulier. Surtout, la *table alphabétique des notes les plus importantes* a été refondue : non seulement les rubriques, mais les renvois joints à chaque rubrique, ont été considérablement multipliés. La refonte de cette table fait de la nouvelle édition de la *Sainte Bible* un instrument de travail beaucoup plus utile que ne l'était la première édition.

Les feuillets de propagande des éditions du Cerf ne mentent pas quand ils présentent la

COMPTES RENDUS

nouvelle édition de la Bible de Jérusalem, — comme on a pris l'habitude de désigner cette traduction française de l'Écriture, — comme une édition « entièrement revue et augmentée ». La refonte est profonde et des plus heureuses.

Paul-Émile LANGEVIN, s.j.

Olivier REBOUL, *L'éducation selon Alain*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1974, (14,5 × 22,5 cm), collection « L'Enfant », 225 pages.

Avant d'exposer la pensée d'Alain sur l'éducation, Olivier Rebol nous met en garde contre le danger d'isoler de l'ensemble de l'œuvre des propos lancés souvent pour bousculer et provoquer (p. 19). Il faut les considérer comme des thèmes de discussions et non comme des vérités. Un peu désespéré devant la richesse de cette grande pensée, il nous avertit qu'il ne saurait l'exposer sans la trahir parfois.

Chez Alain, « philosophie de l'éducation et philosophie politique sont inséparables » (p. 27); aussi le premier chapitre est-il intitulé *Éducation et politique*, car, ses premières considérations permettent de fixer le but de l'éducation (p. 52): n'élever les jeunes ni pour la société ni pour eux-mêmes mais pour l'humanité (p. 52). L'éducation en fera des *adultes*, capables d'obéir sans peur et de résister sans haine (p. 52).

Dans un deuxième chapitre intitulé *L'enfant et l'adulte*, Alain prend position pour l'école traditionnelle, qui considère l'enfant « en homme futur, et non en enfant actuel » (p. 55). Au lieu de retarder le passage à la maturité, il le favorisera: « Tout l'art d'instruire est d'obtenir que l'enfant prenne de la peine et se hausse à l'état d'homme » (PE, p. 11). « Éduquer, c'est délivrer l'homme dans l'enfant » (p. 73). Mais, paradoxalement, il faut rester jeune, c'est-à-dire continuer de croître et de se dépasser (p. 74). Et c'est ainsi qu'entre l'enfant et l'adulte il y a à la fois rupture et continuité (p. 77).

Après avoir parlé du but de l'éducation (ch. I) et du sujet de l'éducation, l'enfant (ch. II), l'Auteur aborde les « milieux éducatifs », et d'abord la famille, « où se donne l'éducation la plus profonde et la plus décisive » (p. 79); puis, l'école, qui empêche la famille de se replier sur elle-même et d'étouffer ce qu'il faut épanouir (p. 91). Alain se fait une haute idée de l'école; de l'école telle qu'il la conçoit: école, du grec *skolé*, loisir; endroit où on a le loisir de penser. « École heureusement

fermée sur le monde »; « vase clos »; qui « prépare à la vie en tournant le dos à la vie » (p. 96). Enfin, dernier milieu éducatif: le jeu. Le jeu, lieu de l'action libre, poésie de l'action (p. 99). La valeur éducative du jeu est primordiale: valeur morale, puisqu'il enseigne la maîtrise de soi, le respect de la règle, l'attention à autrui, et le tout sans contrainte extérieure. Alain, cependant, ne veut pas que les leçons soient la suite de jeux (p. 106).

Dans un quatrième chapitre, l'Auteur dégage quelques grands principes de la pédagogie d'Alain. Sur ce point, Alain heurte à plaisir: « Savoir, donc, et de première main, toute la pédagogie se termine là » (p. 113). Le savoir pédagogique n'est jamais qu'un savoir-faire, et si quelqu'un a des leçons à donner dans ce domaine, ce n'est pas le bureaucrate ou l'inspecteur, mais le vieil instituteur, « philosophe rustique, mûri par la guerre » (p. 114). La tâche essentielle de l'éducation est de conduire l'enfant à s'intéresser à ce qui de prime abord ne l'intéresse pas. Un problème de motivation, donc (p. 114). Alain va rejeter aussi bien la contrainte que l'intérêt spontané, et il va proposer de motiver en attirant l'attention sur la difficulté elle-même. C'est ce qu'il entend par « la méthode sévère » (p. 116), basée sur deux postulats: 1) besoin confus mais puissant de dépasser l'enfant qu'il était hier; 2) tout ce qui mérite d'être enseigné est ingrat au départ et le plaisir est d'autant plus vrai qu'on a eu plus de mal à l'obtenir (pp. 117-118). « Donc contrariez le goût, d'abord et longtemps » (p. 142).

Car la culture, but non seulement de l'enseignement mais de l'éducation, ne se réduit pas à la somme des savoirs que l'on possède; elle se définit par la manière dont on intègre ces savoirs et les utilise (ch. V, p. 143). Plus formation qu'information, la culture doit s'appuyer sur les deux disciplines vraiment formatrices, la poésie et la géométrie. La poésie donne la clé du monde humain; la géométrie donne la clé du monde extérieur (p. 144).

L'ouvrage d'Olivier Rebol se termine par un chapitre sur les obstacles à l'éducation: paresse, timidité, emportement, etc. Ces passions témoignent de l'élan humain, mais elles le nouent, l'étranglent. Il ne s'agit point de l'en délivrer en les réprimant, mais de les mettre à son service en les délivrant.

L'Auteur conclut en servant à ceux qui pourraient lui reprocher des erreurs d'interprétation cette sentence d'Alain: « Et qu'importe si Platon a bien pensé ce que j'y trouve, pourvu que ce que j'y trouve m'avance à comprendre quelque chose » (p. 205). M. Rebol n'a sûrement pas perdu son